PEUT-ON PARLER D'UNE SYNTAXE TEXTUELLE ?

KOUADIO Konan Maxime
Université Félix Houphouët-Boigny
Konamaxime7@gmail.com
0009-0007-6081-382X
KOUAKOU Konan Samuel
Université Alassane OUATTARA
kkonansamuel@yahoo.fr
DJÈ Yecoun Salomé Keyrène
Université Félix Houphouët-Boigny
salomekeyrene@gmail.com

Résumé :

La syntaxe de la phrase est un phénomène linguistique bien connu. Elle se réduit très souvent à l'analyse grammaticale de la phrase. Mais, l'on note l'existence de phénomènes linguistiques qui vont au-delà de la phrase ; d'où le postulat d'une syntaxe textuelle à l'image de la première. Dans la réalité fonctionnelle de la syntaxe textuelle, des mécanismes surgissent et montrent son insuffisance à travers ses déconstructions. C'est la perception métaphysico-cosmogonique de l'écrivain africain qui montre sa démarche singulière dans les œuvres littéraires africaines, en général et ivoiriennes, en particulier.

Mots clés *: connecteur- contradictions- cosmogonie- inférence- syntaxe de la phrase- syntaxe textuelle*

Abstract :

Sentence syntax is a well-known linguistic phenomenon. Very often, sentence analysis is reduced to this level alone. However, the existence of linguistic phenomena that go beyond the sentence has been noted, hence the postulate of a textual syntax modeled after sentence syntax. In the fonctional reality of textual syntax, some mechanisms emerge and reveal its insufficiency through its deconstructions. It is

the metaphysical and cosmogonic perception of the African writer that reveals his distinctive approach in African literary , in general and ivorian , in particular works.

Keywords *: Connector-Contradictions- Cosmogony- Inference- Sentence syntax- Textual syntax.*

Introduction :

Limiter l'étude de la syntaxe à la phrase, c'est considérer qu'elle ne va pas au-delà. Or, nous savons que bien des phénomènes linguistiques ne sauraient être expliqués au seul niveau de la phrase. Le texte existe avec son fonctionnement singulier et un grand nombre de phénomènes textuels montrent les limites de la syntaxe phrastique. D'ailleurs, l'analyse transphrastique a de ce fait, repoussé les frontières de l'analyse grammaticale en engendrant des approches linguistiques telles que l'analyse du discours (AD) et la grammaire de texte (GT). Alors que la première cherche à appréhender les marques formelles du discours, la seconde, elle, tente de justifier l'existence d'une syntaxe textuelle à l'image de celle de la phrase. Mais, on se souvient que D. Maingueneau a pu écrire (2003 : 219) que « les grammairiens de texte sont peu à peu revenus de l'idée qu'il existerait des règles de bonne formation textuelle comme il existerait des règles de bonne formation syntaxique. » Même si l'auteur fait l'amalgame entre syntaxe et phrase, il veut, en substance dire que les grammairiens de texte qui avaient émis le postulat suivant : que de même qu'il existe une syntaxe de phrase, il en existe une au niveau du texte qui définit les règles absolues de combinaison des phrases entre elles, sont arrivés à la conclusion que c'est une illusion

d'inférer cela. Ceux qui devaient justifier, décrire ou imposer cette syntaxe deviennent moins rassurés de leur position. Dès lors, conjecturer qu'il n'existerait pas de mécanismes syntaxiques propres au texte serait une supercherie... D'où, l'intérêt de s'interroger si oui ou non, il existerait une syntaxe du texte qui ne serait pas le calque de la syntaxe de la phrase. Voilà tout l'enjeu de cette étude qui, en prenant pour appui le corpus composé de deux œuvres romanesques *Les Soleils des indépendances* (A. KOUROUMA) et *Silence on développe* (J.M. ADIAFFI), s'attachera à examiner les principes d'ordre syntaxique d'organisation textuelle ou les fondamentaux de la syntaxique transphrastique, les contradictions sémantiques dans la littérature africaine et la cohérence textuelle, à l'aune de la culture de ces écrivains ivoiriens.

1. Les principes d'ordre syntaxique d'organisation textuelle

Un texte vise à raconter, informer ou convaincre. Pour atteindre ce but, le texte doit progresser d'une certaine façon. Il n'est pas une simple suite de phrases sans lien entre elles. En clair, un texte est une organisation macrosyntaxique où les phrases sont entrelacées les unes aux autres par des mécanismes logico-syntaxiques qui déterminent leur enchainement.

1.1 Les marqueurs et les connecteurs syntaxiques logiques

Un premier groupe d'organisateurs textuels, dans une dimension syntaxique, relève des marqueurs appelés également connecteurs qui sont des mots de

liaison qui marquent la relation entre les phrases. Ils articulent le propos en lui donnant une orientation. Sans eux, le texte apparaît comme une juxtaposition d'énoncés qui manque de structure ou d'architecture. En effet, ils marquent les différentes étapes d'un texte en le délimitant et en les situant les uns par rapport aux autres. Ils sont en position frontale d'une phrase ou d'un paragraphe.

(1) **Et toujours** cette insomnie qui se promenait là-haut sur les tôles du toit où ondulent des crabes géants qui jouent avec l'ombre et la lumière de la lampe à huile. (J.M. ADIAFFI, *1992 :* 21) (Phrase)

(2) « **Maintenant**, mon amour, le temps presse : il faut que je parte. La prophétesse Priko-Néhanda m'attend dans les montagnes pour une cérémonie exceptionnelle, un rite spécial à l'occasion de mon départ et de mon installation à Bokabo où m'appelle mon double sacerdoce : la science ésotérique et la spiritualité africaines ainsi que mon métier de sage-femme… » (J.M. ADIAFFI, *1992 :*115) (Paragraphe)

Dans l'exemple 1, les connecteurs « et toujours » composés d'une conjonction de coordination « et » associée à un adverbe de temps « toujours » en position frontale lient ou connectent cette phrase à une précédente tout en insistant sur la compréhension de celle-ci.

Pour l'exemple 2, l'adverbe temporel « maintenant » vient limiter ou structurer le texte tout en gardant un lien avec le précédent paragraphe.

De ce qui précède, l'on note que les connecteurs expriment diverses valeurs telles que l'addition, la succession, la transition, l'explication, l'illustration, l'opposition et la concession.

Ainsi, un texte progresse de façon logique :

(3) **D'abord**, l'homme entra dans la maison. **Ensuite**, il prit une machette. **Enfin**, il se lança sur la route du champ.

Il s'agit d'une évolution chronologique des actions d'un homme. Laquelle action est organisée par les marqueurs de progression « d'abord » à valeur de commencement, « ensuite » indiquant la succession et « enfin » marquant la conclusion de l'action entamée. Les actions connaissent ainsi une progression.

1.2 Les reprises d'information dans la progression textuelle

Un deuxième groupe d'organisation textuelle relève des éléments de reprises de l'information appelés couramment les déixis ou reprises diaphoriques. En effet, un texte mentionne les êtres, les objets, des idées et des notions. Ceux-ci ont des relations entre eux. Ce sont généralement des relations d'identité. Ces relations d'identité développent des sortes de coréférentialité ou

un segment A renvoie à un segment B sur la base d'identité. Et, cette relation de coréférentialité bâtit à son tour le phénomène d'anaphore. G. KLEIBER (1994 :27) définit le système de relation anaphorique comme : « un pur processus de coréférence qui relie une expression anaphorique B à un référent A déjà mentionné dans le discours. » Quand le représentant se trouve être un syntagme nominal, on parle alors d'anaphore nominale.

R. GALISSON et D. COSTE, pour faire plus simple, définissent la relation anaphorique comme : « tout terme qui se réfère à une réalité nommée précédemment dans le contexte ». Le texte fonctionne aussi en rappelant les êtres et les objets du texte au travers d'une série de reformulation qui font progresser l'information dans le texte. C'est pour cette raison que C. CAZANOVE et alii (1994 : 205) peuvent écrire ce qui suit : « Pour être cohérent, le texte doit maintenir l'information en renommant, phrase après phrase, les êtres et les objets dont il parle ». On dit de ce fait qu'il y a des reprises de l'information déterminées par des reprises diaphoriques.

À cet effet, divers éléments linguistiques servent à représenter des segments déjà mentionnés. Ils sont divers et variés allant des répétiteurs aux reprises périphrastiques.

Les répétitions lexicales fonctionnent de deux (02) manières. Il y a celles qui reprennent un nom déjà indiqué, à la seule condition de procéder à un changement du déterminant.

(4) À la vue de **la femme**, il paniqua. **Laquelle femme** lui lança un sourire.

Il y a un autre groupe de répétitions dites infidèles qui, elles, ont une procédure toute différente. Les reprises du substantif se font généralement avec un nom différent du premier nom cité, souvent un terme hyponymique ou synonymique :

(5) Le poupon = l'enfant

(6) Le cabot = un chien

Enfin, un troisième groupe de répétitions lexicales relèvent des tours périphrastiques qui permettent au texte d'établir des relations syntaxiques. La périphrase est en réalité « un procédé qui consiste à représenter un nom unique par un groupe de mots » (C. CAZANOVE et alii 1994 :205)

(7) Les ameublements de la bouche = les dents.

En dehors des répétitions lexicales, nous avons aussi les reprises anaphoriques qui assurent la continuité syntaxique du texte narratif. Il s'agit entre autres des pronoms personnels, des démonstratifs, des possessifs et des indéfinis qui assurent un rôle de représentation anaphorique telle qu'observée dans la thèse de K. N'GUESSAN (2009) :

(8) Pronoms personnels : je – tu- il/elle -nous- vous – ils/elles.

(9) Pronoms démonstratifs : celui- celle-ceux-celles-celui-ci, celle-là…

(10) Pronoms possessifs : le mien- la mienne- la nôtre- les vôtres- le leur…

Ces différents pronoms, dans un texte, assurent le continuum du discours en renommant les êtres et les choses. Ils renomment les êtres pour assurer leurs actions à travers la continuité rhématique ou prédicative. En renommant les choses, ces pronoms amplifient les actions ou les remettent sous une autre dimension dans la perception du lecteur.

1.3 Les caractéristiques syntaxiques de construction textuelle à travers le continuum du thème

Le thème selon l'approche pragoise est un terme qui renvoie à ce dont on parle, l'élément autour duquel se fait la prédication. Il fonctionne dans une dualité avec le rhème qui n'est rien d'autre que le propos. Ce dernier est synonyme de l'expression « prédicat psychologique » et s'appréhende comme « ce qui est dit du sujet logique », c'est-à-dire le thème. G. E. SAFARTI 1997:29) donne une vue assez saisissante de la distinction des deux notions en ces termes :

> Tout texte comporte un thème (ce dont il est question). C'est sur la base de ce point de départ connu que par la suite, le développement textuel amène un propos (des informations nouvelles). Du point de vue de sa progression, le contenu sémantique du texte obéit donc à une double organisation : une organisation de type énonciatif et psychologique- qui consiste dans la relation thème/propos (on parle encore de rhème)- une organisation logique des unités (reparties en unités

déjà identifiées ou éléments thématiques) et unités identifiantes (ou éléments rhématiques).

La dynamique de texte est associée au moyen de ces organisations syntaxiques qui définissent trois (03) types de progressions :

- la progression à thèmes constants :

À l'instar de la phrase qui se réécrit de la façon suivante : P =SN + SV + SP. Le développement du texte selon la progression à thèmes constants se présente comme suit :

(11) Ph1: Th1 →Rh1

Ph 2: Th2→ Rh2

Ph 3 : Th3 →Rh3

Ces énoncés sont la preuve de la progression à thèmes constants:

(12) Pour être **une fête**, ce fut **une fête**. (…)Oui pour **un spectacle fabuleux**, ce fut **un spectacle fabuleux**.

(J.M. ADIAFFI 1992 :155)

On constate que les thèmes « une fête- un spectacle fabuleux » sont identiques aux rhèmes, d'où le terme de progression à thèmes constants

-La progression à thèmes linéaires :

Au niveau de la progression à thèmes linéaires, le mode de construction du discours respecte ce schéma :

(13) Ph1 : Th1→ Rh1

Ph2: Th2 (Rh1) →Rh2

Ph3: Th3 (Th2) → Rh3

Le rhème de la précédente phrase devient le propos de la phrase suivante et ainsi de suite. Le terme final devient le mot de fin. On assiste à une sorte de zigzag. En témoigne ce qui suit :

(14) -Et dire que nous sommes **indépendants** !
-L'indépendance, oui, quelle indépendance ?
Nous ne sommes pas **indépendants**.

(J.M. ADIAFFI, 1992 :384)

-Et la progression à thèmes divisés ou éclatés.

Il y a à ce niveau un thème moyen qui est l'hyperthème. Celui-ci est divisé en sous-thèmes. C'est à partir de ces sous-thèmes que les phrases successives se développent.

En voici le schéma :

(15) Ph1 : HTh =Th1→Rh1

Th2→ Rh

HTh2→ Rh 3

Ce schéma est perceptible au travers de cet énoncé extrait de *Silence on développe* de J.M. ADIAFFI Chapitre 19 de la page 155 :

> (16) Pour être **une fête** ce fut **une fête**. Une grande fête. Une fabuleuse fête. Une fête légendaire. Une fête inoubliable. Une fête mémorable. Oui, pour **un spectacle** fabuleux, ce fut **un spectacle** fabuleux, légendaire. Un spectacle spectaculaire, le spectacle de N'da Fangan Walé. **Une mise en scène** fabuleuse. **Un festival** SANGS, SONS, SONGES et LUMIERES. Oui fabuleux fut **l'accueil** réservé à N'da Béttié Sounan.

Pour le thème « fête », on dénombre quatre (04) autres thèmes liés à celui-ci, à savoir « un spectacle, une mise en scène, un festival et l'accueil ». Ainsi, l'hyperthème est « fête » et les sous-thèmes sont : un spectacle, une mise en scène, un festival et l'accueil.

C'est en respectant l'ensemble de ces principes organisationnels qu'il est dit qu'un texte est cohérent. Lorsqu'on assiste à des déconstructions syntaxiques, ces ruptures deviennent une entorse à la bonne formation textuelle.

Dans les textes africains, la thèse de K. N'GUESSAN (2009) a permis de montrer qu'il existe des principes de structuration textuelle. Lesquels principes peuvent être déconstruits à des points précis, mais cela n'augure pas une incohérence du texte. La cohérence d'un texte se juge dans sa globalité, c'est-à-dire entre

déconstructions locales et relance de la dynamique organisationnelle. Mais là, nous sommes à un niveau syntaxique avec des critères pour jauger de la bonne composition des textes.

2. Les contradictions sémantiques dans la littérature africaine.

L'obéissance aux réalités de phorocité, aux connexions dues à des marqueurs et aux trois principaux types de progression ont permis de conclure qu'un tel texte est cohérent aussi bien localement que globalement. Or, dans le texte littéraire, l'absence du respect de règles sacro-saintes n'est pas toujours de rigueur. Pour preuve, les œuvres littéraires ont cette tendance à abriter des constructions qui sont des contradictions sémantiques et énonciatives. Ces réalités linguistiques deviennent des faits de haute intelligibilité. Dans la partie qui va suivre, nous aborderons les contradictions sémantiques et énonciatives qui sont des contradictions présuppositionnelles, les contradictions inférencielles et les contradictions énonciatives. Les métarègles de non contradiction (MRH) : Pour qu'un texte soit microstructurellement ou macro structurellement cohérent, il faut que son développement n'introduise aucun déviant sémantique contredit.

2.1 Les contradictions présuppositionnelles

La présupposition ou le présupposé est linguistiquement la déduction d'une information à partir d'un énoncé. En effet, tout énoncé peut être décomposé en deux propositions logiques. Chaque proposition asserte d'une chose qui s'inscrit dans la logique du premier élément.

Voyons le point de vue d'O. DUCROT (1969). Pour ce linguiste (O. Ducrot cité par Edmond et Robert, 1994 : 439) « un énoncé, même d'apparence simple, peut être décomposé en au moins deux propositions logiques distinctes. »

Ainsi, de l'énoncé (17), on peut déduire deux propositions :

(17) Le commentateur s'était tu à leur approche.

(17)'Le commentateur parlait auparavant.

(17)" Il s'est tu à leur approche.

(S. OUSMANE, 1962 : 9)

Il n'y a pas d'incompatibilité entre les deux propositions et l'énoncé (17) ou entre elles-mêmes. L'une n'affirme pas ce que l'autre nie. La proposition (17)' est le posé et la proposition (17)" est le présupposé. Une fois encore, c'est O. DUCROT qui est sollicité pour faire la distinction. Il dit (1969 cité par Gallimard ROBERT, 1994 : 440) « Si le posé est ce que j'affirme en tant que locuteur, si le sous-entendu est ce que je laisse à conclure à mon auditeur, le présupposé est ce que je présente comme commun aux deux personnages du dialogue, comme l'objet d'une complicité fondamentale qui lie entre eux les participants de l'acte de communication »

On retient que la négation dans son usage tel qu'elle fonctionne habituellement, ne saurait s'imposer au présupposé. C'est en niant la phrase qu'on saura s'il s'agit d'une information normale ou un présupposé. Si l'information

reste vraie dans la phrase niée, alors il s'agit d'un présupposé. Ce type de négation, R. GALISSON et D. COSTE (1992 : 40) le qualifie de « négation non plus descriptive, mais réfutatoire à caractère métaphorique »

Parlons des contradictions présuppositionnelles qui peuvent avoir lieu dans le texte littéraire africain. En réalité, ce sont des phrases qui se contredisent entre elles. Phénomène linguistique très âpre, les incohérences résultent de contradictions présuppositionnelles qui affectent les textes littéraires africains pour les présenter comme des textes déconstruits.

> (18) Il y a une semaine qu'avait fini dans la capitale Koné Ibrahim de race malinké, ou disons-le en malinké : il n'avait pas soutenu un petit rhume (…) On aurait remis la canne au défunt qui aurait emboité le pas à l'ancien, et ensemble ils auraient marché des jours et des nuits.

(A. KOUROUMA, 1970 : 9-10)

Dans cette séquence, le premier énoncé dit que Koné Ibrahim est mort. Le mort est désigné par le défunt ou le décédé. Quelqu'un qui est décédé cesse d'être conscient de toute chose et donc d'être capable de mouvement. C'est ce que présuppose le terme de défunt.

Or, nous voyons ici qu'il peut prendre conscience des choses qui l'entourent : saisir une canne qu'on lui tend et se mettre à la suite d'une personne âgée dénommée dans le

texte par « ancien ». Les verbes d'action « emboiter le pas », « marcher » soulignent l'apparente contradiction dans les séquences. Cette autre séquence confirme l'idée de contradiction :

> (19) Pour être une fête ce fut une fête. Une grande fête. Une fabuleuse fête. Une fête légendaire. Une fête inoubliable. Une fête mémorable. Oui, pour un spectacle fabuleux, ce fut un spectacle fabuleux, légendaire. Un spectacle spectaculaire, le spectacle de N'da Fangan Walé. Une mise en scène fabuleuse. Un festival SANGS, SONS, SONGES et LUMIERES. Oui fabuleux fut l'accueil réservé à N'da Béttié Sounan. Certaines coutumes commandent que le frère resté au foyer se fasse un devoir de recevoir, d'accueillir le frère prodigue, prodige, à son retour au pays natal, à la terre natale, au ciel natal. Mais avec les terribles jumeaux transgresseurs de coutumes et de normes c'est perdre le sel de sa parole, la sueur de sa danse, le piment de sa sauce, les bijoux de sa beauté.
>
> Ainsi ce fut N'da Fangan Walé qui voulait recevoir son frère, accueillir son frère N'da Bettié Sounan. N'da Fangan qui a voyagé et qui est resté quatorze ans en Amérique. Oui, c'est lui qui veut recevoir, accueillir, festoyer ce soir-là, seul, incognito, à l'insu de tout le monde, à l'insu d'un œil indiscret, un œil médisant, un œil calomnieux, un œil « assahié

> foué », une bouche malveillante, calomnieuse, médisante, une bouche indiscrète à la parole leste comme le serpent et la fumée.

(J.M. ADIAFFI, 1992 :155)

En effet, la logique commande d'accueillir l'arrivant ou celui qui revient sur ses terres, en famille et non le contraire. Aussi difficile soit-il par déficit de moyens financiers ; l'étranger ou l'arrivant pourrait fournir les moyens pour sa réception et non l'inverse. C'est en cela que l'on parle de contradiction.

2.2 Les contradictions inférentielles dans la littérature africaine

Le verbe inférer, en logique, se traduit par le fait de tirer une conclusion d'une proposition ou d'un fait. En d'autres termes, inférer, c'est déduire une conclusion d'une proposition, l'entendement de la première proposition apportant des informations nouvelles. Ici, il s'agit d'une vue générale de la notion L'inférence, lorsqu'elle est étudiée en linguistique, rencontre une perception plus précise que proposait C. BAYLON et P. FABRE (1995 : 178) : « On parle aussi, par exemple, de sous-entendus ou d'inférences ». Le sous-entendu est par définition « ce qui dans la phrase effectivement réalisée n'est pas exprimé, mais qui est impliqué ou par l'interprétation sémantique ou par le cadre syntaxique auquel correspond cette phrase ». (1994 :439)

En un mot, l'inférence est une opération qui consiste à admettre une proposition en fonction d'une proposition dont

elle deviendra une interprétation. La première proposition confirme la seconde proposition en y apportant des informations nouvelles.

Ainsi, de cette phrase :

(20) Je suis malade.

On peut inférer une multitude de propositions :

(20)' Je n'ai pas la force de me tenir debout.
/ (20)"Je ne peux me mouvoir (me déplacer).
(20"' Je ne peux aller au travail.

Ces inférences sont des impliqués, des sous-entendus du message (20). Ils témoignent d'une déduction logique. Pour que l'inférence soit des phrases impliquées, ce sont les conditions de production qui vont déterminer que c'est (20)' ou (20)" ou encore(20)"'. L'énoncé (20) est la première information donnée pour chacun des énoncés impliqués ci-dessus.

Si les inférences fonctionnent sur cette base, on dit, de ce fait, qu'elles s'inscrivent dans la cohérence textuelle. Le discours progresse en fait sans contradiction. Or, il peut arriver qu'il y ait des contradictions inférentielles. Ce qui mettrait en mal la métarègle de non contradiction (HRC) qui fait partie des principes de la bonne formation textuelle. En réalité, « il y a contradiction inférentielle quand à partir d'une proposition, on peut en déduire une autre qui contredit un contenu sémantique posé ou présupposé dans une proposition environnante. » (M CHAROLLES, 1971 :24) C'est-à-dire « un contenu posé

ou présupposé par une occurrence antérieure ou déductible de celle-ci par inférence (A. COUMBES, 1978 : 22)

2.3 Des logiques énonciatives aux contradictions énonciatives

Un texte dans sa progression doit avoir des énoncés qui permettent de juger de sa bonne combinatoire. Cette combinatoire inscrit le texte dans une cohésion « si toutes les phrases qu'il comporte y sont acceptées comme des suites possibles du contexte précédent ». (R. Martin, 1992 : 227) Dans l'ensemble, le discours est bien formé si les phrases qui se suivent les unes les autres ne rentrent pas dans une opposition sans que celle-ci ne soit linguistiquement justifiée. Le fonctionnement d'un énoncé est clairement décrit ici in extenso. Toute manifestation phrastique ou textuelle fixe son propre cadre énonciatif et cela d'au moins de deux façons : d'une part, en produisant son système de repérage temporel et, d'autre part, en instaurant un mode de fonctionnement discursif déterminé. (M. CHAROLLES, 1978 :23) .Mais, il arrive que ce cadre énonciatif soit mis en mal. Ces textes sont à priori vus comme des énoncés incohérents.

> (21) Quand nous décédons dans notre village, nous retrouvons à Blôlô, dans un autre village, tous les nôtres qui nous y ont précédés. Nous y retrouvons père, mère, grand-père et grand-mère, frères et sœurs, cousins et cousines, amis et amantes qui nous y attendent dans la joie et dans la ferveur.
>
> (M. BANDAMAN, 1996 : 20)

Il semble y avoir des contradictions énonciatives dans ce texte. Le cadre temporel ne varie pas, c'est le lieu qui semble induire une déconstruction. En effet, la mort est une réalité qui met fin à la vie du décédé. Or .ici, nous voyons que l'énonciateur avance que s'il décède dans son village, il se retrouve « dans un autre village ». La contradiction énonciative naît à ce niveau de la narration. Et, la subjectivité qui se poursuit dans la narration montre que l'énonciateur après la mort reste conscient des évènements qui se poursuivent.

Cette façon de tordre le cou au cadre énonciatif est appelé disjonction énonciative. La disjonction ou énallage énonciative est « l'utilisation à la place de la forme grammaticalement attendue d'une autre forme qui en prend exceptionnellement la valeur » selon Dubois et alii (1994). L'énallage semble illustrer la notion d'écart par rapport à la forme attendue la rendant saillante, qu'il s'agisse d'un décalage de temps, de mode ou de personne. Voyons cet exemple, extrait *des Soleils des indépendances*, qui joue sur le régime énonciatif

> (22) Les autres parents et même les simples parents déposèrent des offrandes et sacrifices qui furent repartagés et attribués aux venus et aux grandes familles malinkés de la capitale.
>
> Comme toute cérémonie funéraire rapporte, on comprend que les griots malinkés, les vieux malinkés, ceux qui ne vendent plus parce que ruinés par les indépendances (et Allah peut compter le nombre de vieux marchands ruinés par les

> indépendances dans la capitale !) « Travaillent » tous dans les obsèques et les funérailles. De véritables professionnels ! Matin et soir ils marchent de quartier en quartier pour assister à toutes les cérémonies. On les dénomme entre malinkés, et très méchamment, « les vautours » ou « bande d'hyène »
>
> Fama Doumbouya(…) Un prince Doumbouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes.
>
> (A. KOUROUMA, 1970 : 11)

Nous avons trois paragraphes où le régime énonciatif est modifié sans précaution spéciale. Le premier paragraphe et le troisième s'alignent sur les temps du passé pour construire la narration. La contradiction énonciative intervient au niveau du deuxième paragraphe qui lui est au présent de l'indicatif. Ce qui marque une rupture dans l'énonciation initiale. On pourrait penser que l'auteur ne maîtrise pas les règles de concordances temporelles qui prévalent dans un texte. Et, comme le fait remarquer M. CHAROLLES (1978 : 28) dans sa théorisation sur les constructions énonciatives : « il en résulte un effet de contradiction de sorte que les séquences composées deviennent incohérentes ».

3. La cohérence textuelle à l'aune de la culture et de la cosmogonie africaine.

Au vu de la description que nous venons de faire de certains énoncés extraits des écrits littéraires africains, la déduction serait que ces textes sont déconstruits.

Cependant, en tenant compte des conclusions de la thèse de K. N'GUESSAN (2009), il importe de tenir compte d'un certain nombre de paramètres en considération pour inférer de l'incohérence ou de la cohérence de ces textes. Ces paramètres sont évidemment la culture et la cosmogonie de ces écrivains. Mais, d'ores et déjà, nous convoquerons le contexte, pour dire qu'il n'y a pas d'intelligibilité dans un texte, même si de prime abord les circonstances le laissent présager.

3.1 Le contexte et la pluralité de sens d'un énoncé quelconque

La linguistique, à tout le moins le structuralisme, a généralement émis qu'un énoncé possède une telle signification. Cependant, il n'en ait pas toujours le cas. Selon les contextes, un même énoncé peut avoir plusieurs significations. Ces multiples et différentes occurrences d'un énoncé ne rendent pas faciles la tâche du sémanticien. C'est un leurre de prétendre que la tâche du sémanticien est aisée.

C'est pour cette raison qu'O. Ducrot (2013 : 15) trouve que devant des faits de ce genre, en s'apercevant que n'importe quelle phrase peut être amenée à véhiculer n'importe quelle signification, des linguistes comme Ferdinand Brunot ont renoncé à l'espoir même d'une description sémantique des langues naturelles. C'est qu'il faudrait, si l'on doit, par chaque énoncé, prévoir l'infinité des significations que lui donne l'infinité des contextes possibles.

C'est, en effet, sur de telles difficultés de signification ou de sémantisme que nous avons de tout temps

buté lorsque nous voulions décomposer le sens des énoncés. En tenant donc compte du texte, ce qui parait inintelligible peut avoir tout son sens. Dans l'énoncé : « Ce gâteau est doux. »

Selon le contexte, cette phrase peut relever de l'assertion ou peut-être tout simplement une phrase injonctive. Si elle est une phrase assertive, elle amènera à valoriser l'exclamation. Mais, si elle témoigne d'une injonction, elle peut se réécrire comme suit : Donnez-en moi encore un autre morceau bien conséquent !

Dans tous les cas, le contexte est le formant discursif incubateur et sémantique de l'énoncé pour en déterminer le contenu.

3.2 La culture au cœur du phénomène de cohérence textuelle

L'une des composantes qu'il faut aujourd'hui prendre en compte dans l'appréhension des sens des énoncés est le volet culturel. Chaque peuple a une culture donnée et cette culture affecte les ressources linguistiques, en un mot la langue. On entend, en effet, par culture « l'ensemble des représentations, des jugements idéologiques et des sentiments qui se transmettent à l'intérieur d'une communauté » (J. Dubois et AL, 1994 : 128). Pour preuve, analysons ces énoncés du chapitre 1 de la page 21 de *Silence on développe* de Jean-Marie ADIAFFI :

(23) KOKWA DE LA LIBERTÉ RECONQUISE N'GONI DE L'INDÉPENDANCE RETROUVÉE SANZA DE LA RÉSURRECTION ARC MUSICAL DE LA RENAISSANCE

La société africaine a ses représentations de la société européenne. La société européenne, elle aussi, semble avoir ses représentations que méconnaissent les asiatiques. Les asiatiques également ont leur mode de représentation du monde que l'américain ne peut comprendre. Ainsi de suite. A l'analyse, ces énoncés ont des lexies telles « KOKWA, N'GONI et SANZA » qui sont pris dans nos langues africaines pour une meilleure représentation de ces instruments de musique. Si le « kokwa » fait office de grelot ou de cloche, le « n'goni » est une guitare et la « sanza » un piano à pouces respectivement originaire de Côte d'Ivoire, du Mali et de la Centrafrique.

La langue qui est une composante de cette culture ne saurait alors se soustraire d'elle. Elle l'intègre pleinement dans ses manifestations. C'est à juste titre que B. Pottier (2011 : 11) écrit :

> La sémantique générale se préoccupe des mécanismes et opérations concernant le sens, à travers le fonctionnement des langues naturelles. Elle tente d'expliciter les liens qui existent entre les comportements discursifs baignés dans un environnement toujours renouvelé, et les représentations mentales qui semblent être partagées par les utilisateurs

> des langues naturelles » Ce parcours entre l'individuel et l'universel, vise le culturel, le domaine de la réflexion du linguiste qui a un moment donné de sa recherche désire appréhender l'ensemble de son objet d'étude.

Ces propos sous-entendent que la langue porte la culture et la culture porte une vision du monde par les locuteurs. En réalité, en Afrique, il faut noter que la langue ne décrit pas seulement le monde : elle le vit.

3.3 Quand la cosmogonie affecte la question de cohérence textuelle

La cosmogonie, se compose de deux mots : « cosmos » qui signifie monde et « gonie » qui veut dire engendrer. Le mot se définit comme récit mythologique qui explique chez un peuple donné la naissance du monde.

Chez les africains, le mythe originel de la naissance de toutes choses met en couple le Ciel et la Terre. Le ciel représente le mâle et la terre la femelle. Aussi, dans cet univers originel mythologique, cohabitent-ils quotidiennement les hommes avec les esprits et les ancêtres qui nous ont précédés dans l'au-delà, selon cette croyance. Ils peuvent toujours poser des actions en faveur ou en défaveur des hommes qui sont respectueux des lois de l'univers. C'est ainsi que Birago DIOP peut écrire dans *les Contes d'Amadou COUMBA* : « Les morts ne sont pas morts. Ils sont dans l'arbre qui gémit… »

Pour un non Africain, ce texte est jugé d'incohérent. Sémantiquement, Il y a donc contradiction. Une remise en question de la logique aristotélicienne qui

montre qu'on ne peut avoir une chose et son contraire ; c'est-à-dire qu'on ne peut avoir (&) = (-&).

À cet effet, ce que nous pouvons appeler le mythe de naissance de la liberté face à l'asservissement nous est relaté au chapitre 45 de la page 368 dans *Silence on développe* de J.M. ADIAFFI. En voici un morceau choisi :

> (24) (…) Ainsi parlait Ehian, la mère indépendance. Le stéthoscope à la main, le pauvre Docteur Yao ne savait que dire. (…) Du petit salon attenant à la chambre de Madame Ehian (misère, pauvreté), Ehua, Ehiman et Indépendance pouvaient suivre la conversation entre le médecin consultant et sa malade. N'y tenant plus Indépendance entra.

Face à tant de souffrances, Indépendance, notion abstraite qui prend les aspects d'une personne ne tient plus. C'est dire que la révolte pour la quête de liberté naît souvent d'une situation de frustration, de douleur ou de souffrance à l'image d'Ehian. En effet, la détresse, la précarité et la paupérisation de l'Afrique s'incarnent ici à travers la figure hospitalisée de Madame Ehian. Néanmoins, l'espoir symbolisé par le soleil à travers le personnage d'Ehua et l'avenir incarné par Ehiman annonce des lendemains radieux. Cette quête d'indépendance, matérialisée par un mouvement soudain, se réalise désormais pleinement, comme en témoigne la dynamique du verbe d'action «entra ».

Conclusion :

Au terme de cette étude, on ne peut occulter la transphrastisation de la syntaxe. La syntaxe ne saurait se cantonner aux frontières de la phrase, de même que la morphosyntaxe dépasse le seul cadre du mot. Il existe des mécanismes syntaxiques qui ne peuvent être expliqués qu'au niveau du texte.

Il est légitime de postuler de l'existence d'une syntaxe textuelle, objectivée par des critères rigoureux : l'usage des connecteurs logiques, la progression thématique, la non-contradiction sémantico-énonciative et l'ancrage contextuel. À ces variables linguistiques, s'ajoutent la culture et la cosmogonie propres à chaque peuple, dont la prise en compte est indispensable pour évaluer la cohérence d'un discours, celle-ci ne pouvant s'apprécier que dans sa globalité.

Néanmoins, la syntaxe textuelle ne saurait systématiquement revendiquer les acquis, la rigueur formelle et la pertinence éprouvée de la syntaxe phrastique. Elle reste très peu rigoureuse, car elle n'est pas encore parvenue à la posture magistrale de la phrase. Elle est encore tatillonne, peu décrite, peu systématisée et ses champs d'analyse demandent à être maîtrisés.

Nous reconnaissons que dans la littérature négro-africaine, il y a certes, de flagrantes contradictions sémantiques qui pourraient être jugées comme étant des preuves d'incohérence pour l'Occident. Mais, la réalité est que pour l'africain, l'Afrique porte en elle sa propre culture, sa propre vision du monde qui dépeint sur sa langue. Cette

langue n'est pas celle de l'Occident même si par la force des choses, le français ou l'anglais lui est imposé. Le français parlé par le Noir ne saurait occulter sa culture. Ainsi, ce qui pourrait être preuve de déconstruction grammaticale et linguistique ou d'incohérence pour le français de France, ne l'est pas forcément pour le français d'Afrique.

À l'aune de la culture et de la cosmogonie, les écrits littéraires devaient être phrastiquement et transphrastiquement jugés selon d'autres critères d'acceptabilité, de cohérence. M. CHAROLLES est arrivé à cette même conclusion. L'auteur (1978 : 25) reconnait alors que la contradiction n'est pas un facteur absolu d'incohérence. Les problèmes, de ce point de vue, sont évidemment très complexes et nous n'entrerons pas dans les détails de cette affaire. Peut-être pourrions cependant avancer l'idée si certaines contradictions rendent les discours qui les portent incohérents alors que d'autres ne produisent pas cet effet, c'est parce que nous sommes prêts à reconnaitre (au travers de représentation du monde confère infra) qu'en des points plus ou moins déterminés « la réalité » est (ou peut-être) contradictoire alors qu'elle ne l'est pas (ou ne peut pas l'être).

Les détails qui manquent à ce point, nous en avons décelé en révélant que les croyances africaines et la représentation du monde affectent la langue pour lui donner un semblant d'incohérence. Tout cela sur la base de la réalité. Mais, nous savons que la vérité n'est pas une donnée figée. L'auteur a donc raison de procéder par mention en mettant le mot réalité entre guillemets.

En réalité, la contradiction apparente, ici, n'est pas un fait d'incohérence. Elle n'altère point les principes de bonne composition textuelle. Elle relève ce que nous avons observé chez A. PETITJEAN (1982 : 6) : « dans l'immanence du texte, rechercher comment l'inexprimé est en quelque sorte nécessaire à la tenue, à la « prise », à la « coagulation » textuelle.

Bibliographique :

1-**BAYLON Christian et FABRE Paul,** 1995. *Initiation à la linguistique*, Nathan, Paris, 238 p.
2-**CAZANOVE Cécile, COSTE Laurent et GEY Michel,** 1994. *Grammaire et expression*, Nathan, Paris, 336 p.
3-**CHAROLLES Michel,** 1978, « *Introduction aux problèmes de la cohérence des textes* » in *Langue française n°38*, Enseignement du récit et cohérence du texte, pp.7-41.
4-**DUCROT Oswald,** 1969, « Présupposés et sous-entendus » in *Langue française* n°4, *La Sémantique* sous la direction d'Alain Rey, pp. 30-44.
5-**DUBOIS Jean, GIACOMO Mathée, GUESPIN Louis, MARCELLESI Christiane, MARCELLESI Jean-Baptiste et MEVEL Jean-Pierre**, 1994. *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Larousse, Paris, 574 p.
6-**GALISSON Robert et COSTE Daniel**, 1980. *Dictionnaire de didactique des langues*, Hachette, Paris, 612 p.
7-**KLEIBER Georges,** 1994, « Aux confins de la grammaire, l'anaphore » in Revue *Langages* n° 96, Larousse, Paris, pp. 24-50.
8- **N'GUESSAN Kouadio,** 2009, « Représentation et continuité thématique *dans La Bible et le fusil* de Maurice BANDAMAN *et Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou

KOUROUMA » Thèse de Doctorat, Université de Bouaké, Sous la direction de Germain KOUASSI Kouamé, 473 p.
9- **RIEGEL Martin**, 1997, « Tel adjectif anaphorique : variable de caractérisation et opérateur d'abstraction » in Relations anaphoriques et (in)cohérence, pp. 221-240.
10-**PETITJEAN André,** 1982. *Pratiques d'écriture*, Nathan-Cedic, Paris, 160 p.
11 **POTTIER Bernard**, 2011. *Sémantique générale*, PUF, Paris, 237 p.
12- **SAFARTI Georges-Elia,** 1997. *Eléments d'analyse du discours*, Nathan, Paris, 128p.
13- **SAUCET Michel,** *1983. La Sémantique générale d'aujourd'hui*, Retz, Paris, 180 p.
14- Centre National de Ressources Textuelles et Lexical – Wikipédia.
15- www.commalia.com consulté le 25 aout 2022.